

Saint-Louis Réseau Sein

Du cancer à l'allaitement

Quiconque rencontre une femme enceinte s'empresse généralement de la féliciter : c'est l'usage. Pourtant, lorsque j'ai moi-même été enceinte, j'ai réalisé, à mon grand étonnement, qu'il ne s'agissait pas là uniquement d'un simple usage, mais qu'une sincère et véritable intention se percevait derrière les habituelles formules. Je confiai un jour à une amie ma surprise, de voir tous ces gens de mon entourage proche ou lointain se réjouir si profondément de ma grossesse. Celle-ci rétorqua alors : « oui, mais c'est aussi que tu as une histoire ! ».

Oui, c'est vrai, le cancer du sein... Les gens s'étonnent qu'après un tel événement, à la portée généralement morbide dans l'inconscient de la plupart d'entre eux, on puisse s'appêter à donner la vie. Pour ma part, je n'ai plus cette image du cancer, du moins plus exclusivement. L'avoir vécu m'a montré combien, de nos jours, on pouvait vivre avec cette maladie, bien vivre, même pendant la dure année des traitements ; et poursuivre après cette « année du cancer », une existence tout aussi complète que celle d'avant, et sans doute même plus riche, plus joyeuse.

L'année du cancer, pour moi, c'était 2005. Chirurgie en janvier, chimiothérapie de janvier à juin, radiothérapie en juillet et août, curiethérapie en septembre. L'année d'après, reconstruction de mon sein droit, qui avait pu être majoritairement préservé, d'un mamelon artificiel. Puis les contrôles bisannuels se sont succédé, abordés toujours sereinement : on avait fait le maximum pour me soigner, j'étais absolument confiante dans la compétence de ma cancérologue, je ne craignais une récurrence qu'à la hauteur du risque statistique qu'elle avait de se produire, c'est à dire faible, grâce à tout ce qui avait été fait pour l'éviter. Voilà pour l'historique.

A la fin de l'année 2009, mon compagnon et moi nous sommes apprêtés à ce qu'un enfant naisse de notre amour. Curieuse façon de formuler les choses... mais c'était bien là notre état d'esprit : concrètement, il s'agissait de retirer mon stérilet et de voir ce qui allait se passer, avec bien sûr l'espoir qu'une grossesse démarre un jour ou l'autre, mais sans la vouloir avec acharnement. Nous nous disposions simplement à laisser la nature faire les choses, comme on dit. Un mois et demi après le retrait du stérilet, nous attendions notre premier enfant.

Ma grossesse a été merveilleuse. Et si j'écris cela, ce n'est pas pour me conformer docilement au diktat selon lequel toute femme enceinte se doit de ressentir une plénitude et un épanouissement absolus, répétant à qui veut l'entendre qu'elle n'a jamais été aussi heureuse

Saint-Louis Réseau Sein

de sa vie. J'écris cela parce que c'était bel et bien un temps merveilleux : je n'ai souffert d'aucun des « petits maux », j'étais à la fois très excitée de ce qui se tramait mais aussi profondément paisible, je me sentais protégée par cet état, je n'ai pas eu à me plaindre de trop de fatigue, j'ai pu profiter pleinement de cette bienheureuse attente sans devoir modifier outre mesure mes habitudes de vie.

Cependant, très vite, la question de l'allaitement s'est posée. La gynécologue qui me suivait au début de ma grossesse a considéré que ce serait impossible. Mais ma cancérologue, de son côté, a affirmé que les spécialistes dont elle faisait partie ne voyaient aucune contre-indication à l'allaitement après un cancer du sein. Il s'agirait simplement de se débrouiller avec un seul sein, le gauche, qui n'avait pas été malade... J'ai récolté d'autres avis ; et j'ai laissé l'idée cheminer.

A quelques jours du terme, j'étais décidée. Je voulais au moins essayer ! La crainte principale était d'avoir une montée de lait dans le sein qui avait été opéré et qui, amputé de son mamelon, ne pourrait être vidé. Cela signifierait un sérieux risque d'engorgement, un œdème, voire une mastite. Mais personne, parmi tous les spécialistes à qui je posais la question, n'était capable de se prononcer sur ce qui se passerait exactement dans mon sein droit. Dans le doute, j'avais décidé de ne pas m'abstenir.

A la naissance de notre petite Louise, la mise au sein dès sa deuxième heure de vie a été un succès que toute l'équipe de sages-femmes, puéricultrices et pédiatres a été heureuse de constater et de voir se confirmer jour après jour. Pour ma part, je vivais ce début comme une évidence. Il n'y a pas eu de montée de lait dans mon sein opéré ; j'ai donc échappé aux problèmes qu'on pouvait craindre et qui avaient conduit certaines personnes au jugement un peu hâtif à se prononcer d'emblée contre le projet d'allaiter. J'étais fière de pouvoir leur donner tort, mais surtout fière de mon sein gauche qui travaillait si bien à fournir à ma petite tout ce dont elle avait besoin. Et j'étais heureuse de recréer à travers ce geste si naturel, si instinctif, le lien très puissant que j'avais noué avec mon enfant durant la grossesse ; cette connexion profonde qui s'était terminée brusquement par une césarienne imprévue et difficile à accepter, je la retrouvais en allaitant, je la restaurais. Le sentiment de vide, la frustration ressentis après la naissance - symptômes typiques du baby-blues - étaient compensés, soignés, et guéris par l'allaitement.

Après trois semaines, j'ai commencé à rencontrer des problèmes : une mastite tout d'abord, mais surtout une blessure sur ce mamelon sur-sollicité, qui ne guérissait pas et me faisait mal : un staphylocoque s'y était confortablement installé ! Mais je ne me décourageai pas. Un drainage intensif de mon sein, à l'aide d'un tire-lait, a fait disparaître la mastite en

Saint-Louis Réseau Sein

quelques jours. En revanche, il a fallu sept semaines de traitement par diverses pommades antibiotiques pour venir à bout du tenace microbe qui surinfectait mon mamelon. Ces difficultés conjuguées m'avaient amenée, dès leur survenue, à introduire des biberons de complément pour que Louise ait assez à manger : elle les a acceptés sans problème et semblait bien les digérer. Ainsi, le temps que ma blessure guérisse, j'ai dû suivre un protocole assez compliqué : donner tous les repas au biberon, avec heureusement l'aide très active de mon compagnon ; tirer mon lait de nombreuses fois par jour, y compris la nuit, pour continuer à stimuler la lactation ; comptabiliser soigneusement les millilitres bus à chaque repas, pour proposer le complément de lait industriel en quantité adéquate. Mais je veillai à ce que celui-ci ne prenne pas le pas sur le lait maternel, pour éviter un sevrage que j'aurais vécu comme un abandon prématuré de la partie.

Aujourd'hui, cette phase contraignante est derrière nous ; Louise et moi avons trouvé notre équilibre. Elle est nourrie à environ 60% de mon lait, recueilli majoritairement au tire-lait pour éviter le retour des bobos qui nous avaient embêtées. Cependant, elle prend son repas nocturne directement au sein. Dans l'intimité et le silence de la nuit, par cette unique tétée journalière, nous retrouvons le plaisir simple et heureux de l'allaitement. Et je pense à chaque fois que rien que pour ça, j'ai bien fait de me lancer dans ce qui pouvait ressembler au départ à une aventure fort hasardeuse.

Dans quelques jours, je vais recommencer à travailler. Je compte poursuivre l'allaitement selon le régime actuel pour une durée indéterminée, avec l'aide d'un tire-lait moderne, léger, facilement transportable dans sa sacoche pourvue d'un compartiment glacière... Peu m'importe que Louise ne soit pas nourrie exclusivement de lait maternel : à l'intensif, je choisis de préférer le durable. Nous verrons bien jusqu'où nous irons ! Et comme me disait la consultante en lactation qui m'a tant soutenue tout au long de ce parcours: « pour quelqu'un à qui on avait commencé par dire que l'allaitement serait tout bonnement impossible, et pour quelqu'un à qui on a même pu dire, bien avant cela, qu'il serait peut-être difficile d'avoir un enfant, vous vivez une très belle histoire ! »... Oui : je suis devenue maman tout simplement, puis j'ai entrepris d'allaiter sans trop savoir si je tiendrais un jour, une semaine ou un mois, et sans d'ailleurs me fixer d'objectif quelconque. Et finalement, alors que ma petite a trois mois maintenant, je me retrouve à envisager sereinement de prolonger cette belle expérience jusqu'à ce que Louise décide elle-même de se sevrer. Et si cela se passe autrement, je n'aurai aucun regret : nous sommes déjà allées bien au-delà de toutes les prévisions qui nous avaient été faites ! Merci, mon sein.

Sophie H. janvier 2011.